



Chapitre 8 : Les spectres de Chicago

Par ClairDeLouve

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

Chapitre 8 - Les spectres de Chicago

Le thermomètre à cristaux liquides suspendu à l'armature de duralumin affichait une chute vertigineuse, touchant presque les -40°C dans l'épaisseur de la nuit polaire, mais Cassidy brûlait. Dans l'espace confiné de sa tente individuelle, une alvéole de nylon orange à peine plus grand qu'un cercueil, le manque cruel de calories et l'épuisement nerveux avaient fini par saboter le thermostat interne de son organisme. Allongée de tout son long, immobile, elle était entrée de plain-pied dans la zone de dérive thermique. La fièvre de fatigue ne ressemblait à aucune maladie ordinaire. Elle possédait la physicalité d'une agression mécanique. Des vagues de frissons convulsaient ses grands muscles, des secousses si violentes qu'elles faisaient vibrer l'enveloppe de son sac de couchage d'expédition. Puis, sans transition, une sueur froide et poisseuse sourdait de ses pores, collant le tissu synthétique intérieur contre sa peau nue. Cette humidité corporelle, incapable de s'évacuer dans un air saturé par le gel, se transformait en une pellicule de givre microscopique au niveau de la collerette du duvet. Son cerveau, privé du glucose nécessaire pour alimenter ses connexions synaptiques, commença à déformer la réalité sensorielle. À un mètre au-dessus de son visage, la diode moribonde de sa lampe frontale, dont les piles agonisaient sous l'effet du froid, se mit à clignoter à un rythme haché. Pour Cassidy, ce faisceau blafard cessa d'être une lumière de secours. Il se mua en un long tube néon de bureau, un de ces éclairages industriels et bourdonnants qui balayaient le quarante-deuxième étage de sa boîte de courtage à Chicago. Les reflets de la bâche orange devinrent les cloisons amovibles d'un open space infini. Ses propres mains, posées à plat sur sa poitrine, lui paraissaient étrangères, situées aux lisières de sa propre conscience. Les extrémités de ses doigts, abîmées par le gel et durcies par le travail de terrassement des jours précédents, n'avaient plus de sensibilité tactile. Lorsqu'elle tentait de les bouger, elle ne ressentait qu'une lourdeur, comme si ses bras s'enfonçaient directement dans la masse du glacier en dessous d'elle, s'amalgamant à la roche et à la glace millénaire.

Le silence de l'Alaska s'était installé après la tempête, mais c'était un silence lourd, paradoxal, devenu si dense qu'il bourdonnait à ses oreilles. Ce vide phonique commença rapidement à se peupler de parasites. À travers la double toile de nylon qui l'isolait du reste du camp, des murmures lui parvenaient de la tente-mess voisine. Elias et Sarah parlaient à voix basse. Leurs

voix, filtrées par les cloisons de tissu et le froid, perdaient toute humanité pour devenir des fréquences radio hachées, des modulations sinueuses qui montaient et descendaient sans qu'elle puisse y rattacher le moindre sens. Elias articulait des syllabes qui sonnaient comme des ordres de vente. Sarah répondait par des éclats monocordes qui ressemblaient à des rapports d'audit. Puis, la montagne elle-même se joignit à la conversation. En contrebas du plateau, à plus de cent mètres de profondeur, les entrailles du glacier travaillaient. Les glissements millimétriques de la masse de glace contre le socle rocheux produisaient un grondement sourd, continu, une vibration grave qui fit vibrer l'armature de la tente. Dans l'esprit en dérive de Cassidy, ce bruit tectonique subit une métamorphose immédiate. Ce n'était plus le monstre d'Alaska qui s'agitait. C'était le roulement lourd et métallique du métro aérien de Chicago, le fameux *L* dont la structure d'acier ébranlait les vitres de leur appartement du Loop à chaque quart d'heure. Elle attendit le grincement familier des essieux sur les rails courbes, la sensation du plancher qui oscille, le sifflement des freins hydrauliques. La claustrophobie de la tente s'effaça devant la prison de ses propres souvenirs, l'immensité blanche se muant en une cage urbaine où le passé refusait de mourir. Pour ne pas sombrer totalement dans le délire, Cassidy tenta de se raccrocher à son unique point d'ancrage : son carnet de rations, cette comptabilité pure de la survie qu'elle avait érigée contre la folie environnante. Dans l'obscurité relative de sa tente, elle projeta mentalement la page blanche qu'elle avait quadrillée la veille. Elle essaya d'aligner les chiffres, de recalculer le solde calorique disponible, de vérifier l'amortissement des barres énergétiques et la réserve de graisse de phoque. Mais l'équation ne tenait plus. Sur la page mentale qu'elle fixait derrière ses paupières closes, les colonnes de chiffres se mirent à osciller, puis à couler comme de l'encre sous l'effet d'une humidité fictive. Les huit et les trois se tordaient, les virgules se déplaçaient d'elles-mêmes, transformant son bilan de survie en un tableau de pertes incontrôlables. Le rationnement draconien qu'elle s'était imposé l'avait affaibli au-delà du seuil de tolérance biologique. Sa lucidité comptable, cette froideur analytique qui faisait sa force dans les salles de marchés de l'Illinois et qui l'avait protégée depuis son arrivée sur l'Icefield, venait de capituler. La digue psychologique se rompit d'un coup, emportant avec elle les derniers remparts du deuil de Mark. Les chiffres ne protégeaient plus de rien. Ils n'étaient que des abstractions dérisoires face à la réalité du froid et de l'absence. Allongée dans son sac de plumes, Cassidy réalisa que la dérive thermique n'était pas seulement une faillite de son corps, mais une liquidation totale de ses défenses, la laissant nue et sans voix au milieu du désert blanc.

La réalité de la toundra s'effaça d'un coup, balayée par la netteté chirurgicale d'un souvenir vieux de six mois. La bâche orange de la tente fit place aux parois de verre fumé d'un loft du quarantième étage surplombant le lac Michigan. L'air y sentait le cuir des fauteuils de designer, le café de torréfaction rare et l'ozone particulier des fins de journée d'automne à Chicago, lorsque le vent rabat les gaz d'échappement contre les façades de béton. C'était le soir du grand krach de sa vie privée. L'appartement affichait une géométrie parfaite, une suite de lignes rectilignes et de structures en acier brossé qui excluaient la moindre fioriture. C'était un luxe froid, calculé, un contraste absolu avec le chaos blanc et mouvant du mont Wrangell. Au centre de cet espace rectiligne, Mark était là, vivant. Sa haute silhouette se découpait contre les lumières de la ville qui scintillaient au-dehors. Il était en train de vérifier des manifestes d'expédition sur sa tablette, l'esprit totalement absorbé par sa propre entreprise de logistique

intercontinentale. Le temps, chez eux, ne se passait pas. Il s'évaluait en retour sur investissement. Leurs conversations étaient des comptes rendus d'activité, leurs week-ends des fenêtres d'opportunité logistique. Ils formaient un couple à haute performance, deux trajectoires parallèles lancées à pleine vitesse dans la course aux actifs. Leur dernière dispute n'avait pas connu les éclats de voix théâtraux des mélodrames. Ce fut une usure froide, une confrontation de tableaux Excel. Cassidy était assise au bar de la cuisine, ses dossiers de courtage ouverts devant elle, analysant les risques de portefeuilles de clients fortunés. Elle n'avait même pas levé les yeux lorsqu'elle avait parlé.

« On ne vit plus, Mark. On gère des flux. Tu passes tes nuits à optimiser les chaînes d'approvisionnement de tes cargos entre Seattle et Tokyo, et moi je calcule l'amortissement de fortunes virtuelles. Regarde-nous. On a éliminé tout le passif, toutes les pertes de temps, mais on a aussi éliminé le cœur de l'entreprise. On est devenus nos propres directeurs financiers. »

Mark avait simplement haussé les épaules, un sourire las et distant aux lèvres, le regard déjà tourné vers l'écran de son téléphone qui vibrait pour une énième alerte de conteneur bloqué au port de Long Beach.

« L'optimisation est la seule règle qui vaille, Cassidy. Le reste, c'est du bruit de fond. »

Ce furent leurs derniers mots significatifs. Une sentence arbitrale qui scellait leur faillite intime avant même que la route ne s'en mêle.

Le souvenir bascula ensuite dans la précision chirurgicale de la nuit du drame. Deux heures et onze minutes du matin. L'appareil de Cassidy se mit à vibrer sur la table de chevet, un bourdonnement sourd qui fit tinter le verre d'eau posé à côté. Le son était identique à celui du générateur portatif qui l'obsédait sur l'Icefield. Elle décrocha. La voix au bout du fil était blanche, dénuée de toute inflexion, le ton réglementaire des officiers de la police de la route de l'Illinois.

« Madame Cassidy Vance ? Ici le sergent Miller, de la patrouille d'État. Votre mari a été victime d'un accident de la circulation sur l'Interstate 94, à la hauteur du marqueur kilométrique 42. »

Les détails techniques se gravèrent dans sa mémoire. La Porsche de Mark roulait vers le nord. La chaussée était humide, grasse d'une pluie fine d'octobre. La vitesse estimée au moment de l'impact dépassait les cent quarante kilomètres par heure. Les techniciens de la voirie n'avaient trouvé aucune trace de freinage sur le bitume, aucune tentative de correction de trajectoire, aucun dérapage. Rien qu'une ligne droite, absolue, géométrique, menant directement la voiture de sport dans le pilier central d'un viaduc en béton. Le système de sécurité de la voiture avait enregistré l'impact à seize heures douze heure locale. Une trajectoire rectiligne, une compression totale de l'habitacle, une liquidation instantanée de toutes ses variables vitales. Le policier continuait de parler, égrenant les formalités de l'admission à la morgue, mais Cassidy n'écoutait déjà plus. Elle visualisait le pilier de béton, cette structure fixe et froide qui avait arrêté le mouvement de sa vie avec la même netteté que la glace d'Alaska figeait les organismes. L'algorithme de Mark s'était arrêté net contre un mur, laissant Cassidy seule avec le solde

débiteur de son absence.

Le paroxysme du délire ne fut pas une image de sang ou de tôle froissée, mais la vision blafarde d'un carton de déménagement en double cannelure, posé sur le parquet de leur appartement du Loop. Cassidy revit ses propres mains vider le bureau de Mark, une semaine après les obsèques. C'est là, parmi les factures de leasing et les contrats d'armateurs, qu'elle avait découvert la véritable nature de son deuil. La tristesse n'était qu'un paravent. Le véritable moteur de sa fuite était une culpabilité corrosive, une gangrène logée sous ses certitudes de financière. Elle avait retrouvé le téléphone de rechange de Mark, synchronisé avec le cloud. Le dernier message affiché sur l'écran brisé était le sien. Un SMS cinglant, rédigé à seize heures cinq, sept minutes à peine avant l'impact contre le pilier de béton. Elle lui reprochait, avec la sécheresse d'un audit de performance, ses vingt minutes de retard à un dîner d'affaires crucial pour son fonds d'investissement.

« Ton incapacité à gérer ton calendrier nous coûte des opportunités majeures, Mark. Ajuste tes priorités. »

Ce message, elle l'avait relu mille fois sous le ciel de l'Illinois, chaque mot se transformant en un plomb de chasse logé dans sa gorge. Mark n'avait pas simplement quitté la route. Il avait capitulé sous la pression de cette vie parfaite, rectiligne et sans angles morts qu'ils s'étaient imposée, une existence où le moindre retard était traité comme une faute de gestion. Cassidy n'avait pas fui vers le mont Wrangell pour honorer sa mémoire ou chercher une rédemption scientifique. Elle était venue s'infliger une peine équivalente à celle qu'il avait subie. Elle avait cherché le froid polaire, ce Zéro Absolu où les molécules cessent de s'agiter, dans l'espoir absurde de cryogéniser cette brûlure interne qui lui dévorait la poitrine. L'Alaska n'était pas un laboratoire. C'était sa colonie pénitentiaire.

La fièvre de fatigue retomba d'un coup, avec la brutalité d'un disjoncteur qui saute. Cassidy fit un bond hors du délire, le corps secoué d'un grand frisson thermique. Les gratte-ciels d'acier et de verre de Chicago s'effondrèrent instantanément dans son esprit, se liquéfiant pour redevenir les murs de toile orange de sa tente individuelle. Elle ouvrit les yeux. La réalité de la toundra la cueillit à la gorge. La condensation de sa propre respiration fiévreuse avait gelé sur les parois de nylon au-dessus d'elle, avant de retomber sous forme d'une fine pluie de givre qui lui collait aux joues et aux paupières. Sa poitrine se soulevait avec une peine infinie dans un air figé à -15°C, chaque inspiration lui brûlant les bronches comme une gorgée d'acide. Elle était vivante. Le ronronnement asthmatique du générateur à l'extérieur, le silence lourd du glacier en dessous d'elle, tout reprenait sa place avec une netteté crue. L'illusion urbaine était morte. Il n'y avait plus de table de chevet en marbre, plus de gyrophares de la police d'État sur l'Interstate, seulement l'immensité stérile d'un désert blanc qui n'avait que faire de ses remords. Lentement, au prix d'un effort qui lui parut surhumain, Cassidy sortit sa main droite de l'épaisseur protectrice de son sac de plumes. Sans gant, la peau nue de ses doigts entra en contact avec la toile glacée de la tente. Le froid la mordit instantanément, une douleur vive, locale,



parfaitement réelle. Le délire était passé, mais la vérité restait là, nue, au milieu de la nuit polaire. Elle cessa de se voir comme la victime tragique d'un destin injuste ou comme l'exécutrice testamentaire d'un deuil impossible. Elle était une survivante qui s'était punie elle-même, une comptable qui avait tenté d'équilibrer un bilan de sang par de la privation et du gel. Elle tourna ses yeux vers ses doigts engourdis, dont les articulations étaient rougies et gercées par le terrassement de la cavité de confinement. Elle prit une longue, une immense inspiration, sentant le froid polaire envahir ses poumons et lui clarifier l'esprit. La douleur dans ses entrailles, cette faim due au rationnement draconien qu'elle avait elle-même instauré, était toujours là. Mais pour la première fois depuis six mois, Cassidy ne chercha pas à la chasser. Elle l'accepta. Non plus comme un châtiment ou une peine de prison, mais comme le prix d'entrée, brut et mesurable, pour recommencer à zéro. Les comptes étaient soldés. Elle referma le poing sur le vide, prête, enfin, à négocier sa survie.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres](#).

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés